

SAINTE-MARIE-IN-COSMEDIN

La *Schola græca*. — Le mobilier presbytéral au douzième siècle. — L'art des marbriers romains.

C'était ici, voilà quelque vingt ans, un des quartiers les plus pittoresques de Rome. La bâtisse rapiécée de Rienzi, le portique tétrastyle de Sainte-Marie-l'Égyptienne, le temple périptère de Vesta, le svelte campanile de Sainte-Marie-in-Cosmedin surgissant du fouillis des vieilles masures, la *Cloaca maxima* s'ouvrant sur le Tibre, au travers d'une berge demi-écroulée, sous un jardin de lauriers-roses, puis, à l'arrière-plan, les cyprès du Palatin et les débris grandioses des palais impériaux, tout cela composait un décor merveilleux, dont l'édilité moderne a détruit l'enchantement.

L'église de Sainte-Marie-in-Cosmedin s'élève sur les ruines d'un temple de Cérès, dont plusieurs colonnes sont restées engagées dans les murs actuels.

Aux septième et huitième siècles, la popu-

SAINTE-MARIE-IN-COSMEDIN 91

lation grecque de Rome, les fonctionnaires et soldats byzantins habitaient ce quartier; ils y formaient une sorte de corporation, une *schola*. D'où le nom de *Sancta-Maria-in-Schola-græca* qui fut d'abord donné au sanctuaire. Les embellissements opérés par Adrien I^{er} en 772 firent changer le vocable primitif en celui de *Cosmedin*, du grec Κοσμηδίων, « ornement ». Mais l'appellation qui a prévalu dans le peuple est celle de *Bocca-della-Verita*, du fait d'un mascarón de marbre qu'on voit sous le vestibule moderne et qui, d'après une légende du moyen âge, servait à confondre les imposteurs en se refermant sur leur main.

Pendant les siècles sinistres qui suivirent la période carlovingienne, l'église tomba en ruines.

Vers 1120, le pape Calixte II entreprit de rendre à Sainte-Marie-la-Splendide son éclat primitif. L'abbé Alfanus, camérier pontifical, dirigea les travaux « à grands frais », comme nous l'apprend une inscription.

Cet Alfanus semble s'être épris de la beauté de son église au point d'en oublier toute modestie; car son nom reparait, gravé trois fois, — d'abord sur le maître-autel, puis sur le siège épiscopal, enfin sur le pavement du chœur.

On voit, en outre, sous le portique d'entrée, son tombeau, sobre, austère et d'un effet imposant. L'ingénue vanité du mort se trahit encore dans l'épithaphe : *Alfanus, cernens quod cuncta pereunt, hoc sibi sarcophagium statuit, ne totus obiret* : « Alfanus, sachant que tout périt, s'est fait construire ce sarcophage, afin de ne pas disparaître tout entier. »

Sainte-Marie-*in-Cosmedin* renferme une Vierge majestueuse, peinte sur bois au huitième siècle. Le panneau porte cette inscription : Θεοτόκω, ἀεί παρθένω : « A la Mère de Dieu, toujours vierge ». L'épigraphe, tracée en lettres rayonnantes, n'est pas ici une formule ordinaire. Il est permis d'y voir une protestation. Vers 750, en effet, l'hérésie nestorienne semblait sur le point de renaître. La prérogative suprême de Marie était de nouveau contestée. Le grand empereur iconoclaste, Constantin V, avait interdit, sous peine d'exil, les prières à la Vierge, et le Patriarche de Byzance lui avait entendu tenir ce propos sacrilège : « Après tout, que nous arriverait-il, si nous appelions Marie Mère de Jésus et non Mère de Dieu? » La résistance au mouvement nestorien s'était concentrée à Rome. Les papes la soutenaient de tout leur pouvoir. Mais c'est évidemment dans la

schola græca qu'elle devait se manifester avec le plus d'éclat.

Sainte-Marie-*in-Cosmedin* possède enfin quelques morceaux excellents de sculpture décorative.

Les deux ambons, édifiés en 1120, sont parmi les meilleurs qu'ait produits l'art des marbriers romains. La simplicité des lignes, la pureté des profils, l'ingénieuse distribution des surfaces, l'emploi discret de la mosaïque, conviennent parfaitement au caractère liturgique de l'objet. On sait que l'ambon est la tribune où le diacre venait lire l'évangile et l'épître, exécuter le graduel et les chants assimilés. Cette fonction exigeait une belle voix et la connaissance de la musique. Les diacres semblent avoir souvent apporté à leur tâche un zèle et des pensées qui n'allaient pas uniquement à Dieu. Le reproche leur en fut maintes fois adressé, durant les premiers siècles de l'Église. Saint Jérôme nous les montre frisés comme des acteurs, parfumés comme des petits-mâtres, les doigts chargés de bagues étincelantes : *Crines calamistri vestigio rotantur, digiti de annulis radiant, etc...* L'épithaphe de l'un d'eux, le diacre Redemptus, est ainsi conçue : *Dulcia nectareo promebat mella canore* : « Le chant coulait de

ses lèvres comme un nectar. » Ne dirait-on pas l'épithète d'un ténor?

Au pied de l'ambon de droite, un candélabre élève sa colonne torse qu'un chapiteau gracieux couronne. C'est le cierge pascal, symbole de la colonne de feu qui jadis conduisit, dans le désert, les Israélites en route vers la Terre promise.

Sainte-Marie-*in-Cosmedin* possède encore deux belles œuvres du douzième siècle : la cathèdre de porphyre et de marbre qu'on voit au fond de la tribune, et le somptueux pavement qui recouvre le sol du sanctuaire comme un tapis splendide. A vrai dire, plusieurs parties du siège sont de provenance antique, notamment les accoudoirs et les têtes de lion. Le soin de l'exécution nous fait sentir l'importance qu'on attachait à cette pièce du mobilier religieux. C'était l'attribut caractéristique de l'évêque présidant l'assemblée des fidèles ; c'était l'insigne de sa mission éducatrice, le symbole de son autorité doctrinale. Et de là, sans doute, est venu l'étrange usage, si longtemps pratiqué dans les funérailles épiscopales, de faire asseoir le cadavre, mitre en tête, sur le siège sacré.

Postérieur d'un siècle est le *ciborium*, c'est-à-dire l'édicule de pierre qui abrite l'autel. Le

marbrier qui l'a construit est Adéodat, le dernier des Cosmati. L'auteur s'est visiblement inspiré du *ciborium* de Saint-Paul-hors-les-Murs, qui est de la même époque. Même structure, mêmes principes. Les ogives trilobées, les pinacles, les rosaces, nous révèlent que l'art gothique vient de paraître à Rome.

Dans la sacristie est une mosaïque intéressante, quoique en déplorable état, une *Adoration des mages*, que le pape Jean VII avait fait placer à Saint-Pierre en 706, et qui fut transférée à Sainte-Marie-*in-Cosmedin*, en 1639. Figures moroses, corps émaciés, attitudes raides, on reconnaît ici les défauts trop fréquents de l'école byzantine.